Jean AUBIN, *Émirs mongols et vizirs persans dans les remous de l'acculturation.* Association pour l'avancement des études iraniennes, Studia Iranica, cahier 15, Paris, 1995. 96 p., index, tableaux généalogiques.

Quand l'ambitieux Rukn al-Dīn Sā'in voulut persuader Amir Chupan, à la maison duquel il était attaché, d'appuyer sa candidature au vizirat après la mort de Tāj al-Dīn 'Alīshāh en 1324, il fit valoir qu'il y avait eu déjà maints exemples d'un tel patronage. Sous Arghun, Ordoqiya avait soutenu Sa'd al-Dawla; sous Geikhatü, Taghachar avait patronné Ṣadr al-Dīn Khālidī; sous Ghazān, Sa'd al-Dīn Sāvajī avait été le protégé de Nurin Aqa, cependant que, sous Öljeitü, Tāj al-Dīn 'Alīshāh avait eu l'appui d'Amir Ḥusayn Küregen (Ḥāfiẓ-i Abrū, *Dhayl-i ǧāmi' al-tawārīkh*, B.N., ms. persan, n° 255, f° 506a). En fin de compte, comme il s'était montré peu à la hauteur, autant comme vizir que comme agent chupanide, Sā'in devint — pour reprendre l'expression de Shabānkāra'ī — « gibier de sabre » (*shikār-i shamshīr*), comme on le voit sur la couverture de cette élégante monographie. De cela également, il y avait eu déjà maints exemples, même si, le plus souvent, les vizirs n'étaient pas mis à mort par leurs anciens patrons, mais tombaient en même temps qu'eux. Car ce n'était pas seulement les vizirs qui risquaient la décapitation ou la bissection; les émirs mongols, eux aussi, étaient susceptibles de devenir « gibier de sabre ».

C'est ce type de relations qui fait l'objet du présent ouvrage. J. Aubin s'est avec raison proposé d'étudier les complexes rapports interactifs entre les élites mongoles et le monde de la bureaucratie persane autant que possible sur le vif, plutôt qu'à titre de représentants abstraits de deux civilisations antagonistes. Comme nous le rappelle sa brève introduction, Mongols et Persans ont vécu côte à côte pendant un long et tumultueux siècle, et ont partagé un même destin. Si la question sous-jacente reste bien celle de l'acculturation des « barbares » mongols et de leur degré d'intégration dans la société persane, ce que l'auteur explore ici, c'est cette zone floue où les ressemblances entre les noyans et leurs associés persans sont aussi importantes que les différences. Les influences n'ont pas toujours été à sens unique, et nous ne devons pas trop prendre pour argent comptant ce prétendu triomphe de la civilisation persane que décrivent — à en croire du moins une lecture rapide — les chroniqueurs indigènes, non parfaitement détachés des préjugés qu'ils laissent paraître.

Les deux groupes rivaux des émirs et des vizirs ne sont ni monolithiques ni exclusifs l'un de l'autre, même de façon formelle. Sous le règne d'Abū Sa'īd, nous avons à la fois un vizir mongol (Dimashq Khwāja, fils de Chupan) et un vizir persan comme Ghiyāth al-Dīn, à l'évidence tout autant homme d'épée qu'homme de plume, de même qu'avant lui Ṣadr al-Dīn Khālidī. C'est seulement en traçant la courbe des carrières individuelles que l'on peut espérer parvenir à une compréhension plus affinée du dessous des choses; et de fait, comme on pouvait s'y attendre, l'analyse à laquelle se livre J. Aubin fait apparaître la situation dans toute sa complexité, et avec une profusion de paradoxes.

Ayant une fois indiqué à ses lecteurs ce qu'il se proposait de faire, J. Aubin laisse parler les documents à sa place, se contentant en général de suggérer plutôt que d'expliquer. Ceux qui connaissent ses magistrales études d'histoire persane reconnaîtront vite ce style concis,

BCAI 14 (1998) J. Aubin: Émirs mongols et vizirs persans dans les remous de l'acculturation, recensé par Ch. Melville
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

allusif, presque cryptique, et teinté d'une poésie sombre dans le portrait qu'il trace d'un monde cauchemardesque baignant dans le sang et rarement marqué par la noblesse d'idéaux élevés. J. Aubin attend de ses lecteurs qu'ils soient aussi parfaitement avertis des sources qu'il l'est lui-même — ici encore, même les références sont omises (j'y reviendrai plus loin).

Dans le premier chapitre, « Les premières cohabitations », on a le sentiment qu'Aubin n'était pas encore tout à fait enflammé par son sujet. Des faits sont passés sous silence qui auraient souligné les renversements de rôles par rapport aux stéréotypes caractérisant habituellement les chefs mongols et persans. Le « seigneur-brigand » de Ṭūs (p. 13) était Tāj al-Dīn Farīzanī, lequel, selon Juvainī (trad. Boyle II, 484), surpassa les mécréants en massacres et en perfidie. Si partial que puisse être le témoignage de Juvainī, ses remarques concernant la carrière de Sharaf al-Dīn, dans un contexte où la perception d'une chose a autant d'importance que sa vérité, révèlent un homme considérablement plus vénal et brutal que ses maîtres mongols, Körgüz ou Arghun Aqa — ce qui est peut-être une indication de ce qu'était le gouvernement khwarazmshahide dans la période précédente. Plus intéressant ici est ce que dit Aubin de la rivalité opposant Jochides et Toluides pendant toutes ces premières années d'administration mongole, un point qui n'est pas habituellement relevé dans la littérature secondaire.

Le chapitre II, « La paix mongole », prend en considération la première relation à avoir fonctionné entre un émir et un vizir : Sughunchaq et Shams al-Dīn Juvainī, serviteurs loyaux et bien accordés d'Abaqa, lequel, comme le remarque Aubin (p. 22), bénéficia d'une autorité incontestée, un luxe que peu de ses successeurs devaient goûter. Dans le but de jeter quelque lumière supplémentaire sur l'administration du Sāhib-Dīvān, Aubin a étudié sa correspondance, qui n'avait pas suffisamment retenu l'attention jusqu'ici. Ces lettres font maintenant l'objet d'un article à paraître de Jürgen Paul (il sera publié dans les *Proceedings of the third S.I.E. conference in Cambridge*). J. Paul est du même avis qu'Aubin (p. 23) : comme source d'information, cette correspondance est décevante, bien que non dénuée d'intérêt. Du fait de la domination exercée par Juvainī, les jalousies à l'intérieur des familles bureaucratiques persanes commencent à se faire jour, reflétant peut-être en partie une rivalité entre Khurasaniens et Iraqiens. À ces derniers, Aubin consacre son chapitre III (« L'Iraq en Mongolie »), avec une insistance particulière sur les Qazvinis. Un point de détail : le frère de Malik Iftikhār al-Dīn s'appelait, selon Mustawfī, Imām al-Dīn Yahyā, et non ʿImād al-Dīn (p. 27). Sur les affaires au temps du règne d'Öljeitü, on trouvera quelque lumière dans le *Dīvān* inédit de ʿImād al-Dīn Ismāʿīl, fils de Rāzī al-Dīn Bābā (neveu d'Iftikhār), comme on le verra prochainement dans un article de François de Blois sur les Iftikhāriyān. Les alliances conclues par les familles qazvinies — fervents sunnites — symbolisent le rôle souvent paradoxal de la religion dans la constitution de factions et comme élément potentiel de division dans les affaires politiques.

Jamais dans cette période des débuts cela n'a été plus évident que sous le règne agité d'Ahmad, point de départ, comme le souligne Aubin (p. 82), d'une longue ère d'instabilité parmi les émirs mongols. Pour Aubin, l'opposition à Ahmad était essentiellement antimusulmane; il invoque dans ce sens « un faisceau de témoignages contemporains ». Il s'étonne qu'un « historien averti » puisse contester l'idée que la révolte à l'égard d'Ahmad a eu pour

BCAI 14 (1998) J. Aubin: Émirs mongols et vizirs persans dans les remous de l'acculturation, recensé par Ch. Melville
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

cause le soutien qu'il accordait aux Musulmans (cf. J.A. Boyle, *Cambridge History of Iran* V, 367-368, repris par Peter Jackson, *Encyclopaedia Iranica* I, 662). Cependant — et on n'en sera pas surpris — l'examen que fait Aubin de cette question aboutit à des conclusions beaucoup moins tranchées que ne le ferait croire cette caractérisation sommaire des forces en présence. Les convictions islamiques d'Ahmad n'étaient guère en mesure d'inspirer grande crainte à ses compagnons. Son principal mentor, Shaikh Kamāl al-Dīn ʿAbd al-Rahmān Rāfiʿī — un personnage assez proche du directeur de conscience d'Öljeitü, Shaikh Baraq — avait suffisamment porté outrage à l'opinion orthodoxe (par exemple parmi les Qazvinis) pour les faire contribuer de bon cœur à la chute de son partenaire en islamisation, Shams al-Dīn Juvainī. S'il est vrai qu'Ahmad s'est opposé aux Quriltay qui souhaitaient poursuivre la guerre contre les Mamelouks, il l'a fait uniquement, au départ, afin de laisser à Qalawun la faculté de se soumettre avant d'être attaqué. Les sources mameloukes elles-mêmes considèrent cette apparente adhésion d'Ahmad à l'islam comme une ruse, due à la conscience qu'il avait du pouvoir grandissant des Musulmans et de la faiblesse des Mongols, suite aux défaites et aux abandons de territoires sous le règne d'Abaqa (Ibn ʿAbd al-Zāhir, *Tashrīf al-ayyām*, éd. M. Kāmil, Le Caire, 1961, p. 4), même si elles reconnaissent aussi qu'Ahmad était mal vu de certains Mongols du fait qu'il se disait musulman (parmi les points de vue contradictoires quant à savoir comment cela s'est fait, voir par exemple Ibn Taghrībirdī, *Manhal al-sāfī*, éd. M. M. Amīn, Le Caire, 1984, II, 255).

La thèse de Boyle, selon laquelle la chute d'Ahmad aurait eu pour cause son incompétence, n'est certainement pas convaincante. Son accession au pouvoir fut contestée dès le départ, en particulier par Arghun, et plus d'insistance devrait être mise sur cet aspect de ce qui fut essentiellement une banale crise dynastique, mettant aux prises des fils et des oncles d'Abaqa, et toujours non résolue même après l'élimination d'Ahmad. La majorité des noyans soutenaient ce dernier, qui était le candidat le plus âgé; l'intransigeance d'Arghun fit durer la crise, dont il sortit vainqueur grâce surtout au lâchage d'Ahmad par Buqa, une chose qui n'avait guère de rapport avec la religion. Buqa, l'architecte de la « réaction mongole », n'avait pas de différend personnel avec Juvainī, qui avait été auparavant son associé et son ami, en dépit des intentions d'Arghun. Quand Qutui Khatun, la mère d'Ahmad (qui avait soutenu initialement les prétentions d'Arghun, peut-être parce que son fils avait abjuré le christianisme), dit prétendument à Buqa et Shiktur Noyan qu'Ahmad s'était « écarté du *yasa* et n'avait pas tenu compte de ses avis [à elle] », il se peut qu'en l'occurrence elle se soit plus souciée du destin de la famille que de ses propres coreligionnaires (cf. Ibn ʿAbd al-Zāhir, p. 64-65. Cette relation des événements est en général remarquablement en accord avec celle de Rashīd al-Dīn, et confirme la trahison de Buqa, laquelle fut bientôt regrettée par le neveu d'Ahmad, Jushkab, qui, plus tard, trahirait Buqa pour Arghun). Quant à Arghun, après le premier choc entre ses troupes et celles d'Ahmad commandées par Alinaq, nous le voyons prier au mausolée de Bāyazīd Bistāmī pour demander la victoire! (Rashīd al-Dīn, éd. Rawshan et Musavi, p. 1137). Du reste, le silence de Rashīd al-Dīn concernant l'aspect religieux du conflit est amplement compensé par l'habituelle rhétorique islamique de Vassāf, laquelle, même si elle fournit un utile correctif, fait entendre le crissement d'un autre affûtage de hache.

BCAI 14 (1998) J. Aubin: Émirs mongols et vizirs persans dans les remous de l'acculturation, recensé par Ch. Melville
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

L'opposition de Buqa aux exactions fiscales dans le Fars marque le début de sa disgrâce (p. 40), une disgrâce manigancée parmi les émirs. Ce fut la première d'une kyrielle d'exécutions dont la classe vizirale allait fatalement être la victime. Aubin retrace habilement cet « abattage en série » qui s'échelonna au long des années 1289-1292, laissant le champ libre au vizir juif Sa'd al-Dawla et aux rêves extraordinaires d'extirpation de l'islam. Arghun allait devenir le prophète d'une nouvelle religion. L'analyse d'Aubin sur ce point (p. 43-44) me laisse moins sceptique que je ne l'étais jadis. L'expérience mourut en même temps qu'Arghun. Akbar, le Grand Mogol, aurait plus de succès quatre siècles plus tard, en une aventure semblable.

Aubin suit les conflits internes à l'Ilkhanat jusqu'à l'élimination de Nawruz en 1297, date à laquelle, grâce notamment à ce dernier, les Mongols se trouvaient désormais solidement engagés dans la voie de l'islamisation, non sans toutefois encore quelques regards en arrière. L'adoption de l'islam représente naturellement une étape importante, mais elle ne devait pas, d'un coup, mettre fin aux tendances fractionnistes parmi les noyans, ni rétablir l'unité du groupe; elle ne devait pas non plus annoncer quelque changement manifeste ou immédiat dans les relations entre émirs et vizirs. Comme le remarque Aubin (p. 68), « Pour un Nōrūz ou plus tard pour un Čūpān, le dilemme n'était pas d'être Mongol ou d'être Musulman. Ils entendaient rester Mongols. » Dans ces conditions, on ne doit guère s'étonner que les noyans aient continué d'avoir en tête la conquête du pouvoir, et que les modes du gouvernement et de la vie politique aient été définitivement transformés par l'expérience mongole, plutôt que de revenir à la « normale » du fait de l'acculturation des envahisseurs barbares.

Voilà donc une importante contribution à l'histoire des débuts de la période mongole en Iran — pleine d'idées, d'aperçus brillants, et à même de stimuler une recherche ultérieure. J. Aubin, pour ce faire, a imposé à ses lecteurs un véritable parcours d'obstacles, du fait que son texte ne comporte ni références ni notes en bas de page — bien que, d'une façon générale, on devine souvent ce sur quoi il fonde ses remarques. Bien que ce soit là un laisser-aller digne de blâme, peut-être aura-t-il eu, sans le vouloir, une conséquence heureuse, celle de nous contraindre à réexaminer les sources et de nous inviter à le faire avec une curiosité toute neuve.

Charles MELVILLE
(Université de Cambridge)

Nelly HANNA (ed.), *The State and its Servants. Administration in Egypt from Ottoman Times to the Present*. The American University in Cairo Press, 1995. 128 p., bibl., index.

Cet ouvrage est né d'une série de sept conférences données dans le cadre du séminaire du printemps 1993, tenu à la section d'histoire du département des Études arabes de l'université américaine du Caire. Il a l'ambition d'ajouter quelques éléments de réflexion au débat actuel sur l'État en Égypte au moment où, sous l'effet de la vague mondiale triomphante du libéralisme, il est question là aussi d'en réduire le rôle.

BCAI 14 (1998) J. Aubin: Émirs mongols et vizirs persans dans les remous de l'acculturation, recensé par Ch. Melville
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net